Prix du N° : 0.75 *N° 12* *1er Décembre 1907*





Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens,

LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

Prix du N°: 0.75 *N° 12* *1er Décembre 1907*

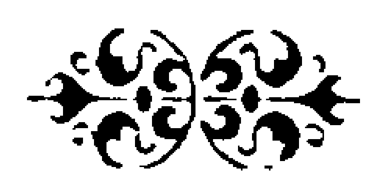
Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : FRANCE... 8 Fr.
— ÉTRANGER. 9 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION
110, RUE RICHELIEU, PARIS

SOMMAIRE :



ÉDITION
des Bureaux d'Études Psychiques
110 Rue Richelieu, Paris

Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE
DE SCIENCES PSYCHIQUES

PSYCHOLOGIE — PHILOSOPHIE
MAGNÉTISME — HYPNOTISME — FORCE
PENSÉE — SPIRITISME

COLLABORATEURS HABITUELS

SCHWARTZ, SYDNEY MAYOR, C. R. SADLER,
HORACE PORTLAND, RENÉ D'HÉRY,
THÉODULE BRANCHE, ALEXIS NOEL,
EUGÈNE DEFRANCE

ABONNEMENTS :

Paris et Départements.............. 8 francs.
Étranger........................... 9 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

110, RUE RICHELIEU, PARIS.

La Lycanthropie



> Oui ce sont les *loups-garous*,
> Nous a conté Mère-grande,
> Qui des grottes sombres trous
> Chassent les lutins en bande.
> Tout petits endormez-vous
> Sans songer aux *loups-garous*.

La *lycanthropie*, c'est la terrible aliénation mentale au cours de laquelle les malades qui en sont atteints s'imaginent être transformés en *loups* ou bien en tout autre animal. Si nous en croyons la mythologie antique cette pitoyable affliction humaine remonte vraiment loin dans les âges. Ouvrons l'Odyssée et nous voyons la fameuse Circé, magicienne qui fait boire aux compagnons d'Ulysse une mystérieuse liqueur, dont l'action se manifeste soudain par une transformation de ces hommes en *pourceaux* ? Si nous consultons Ovide, nous nous apercevons que Circé avait eu des devanciers en la personne du cruel Lycaon, roi d'Arcadie dont la renommée était établie quatre siècles avant celle de Circé. Ayant donné

l'hospitalité à Jupiter, Lycaon l'invita à manger à sa table en compagnie de ses fils. Or, comme ce roi avait fait servir au Dieu des Dieux les membres d'un enfant assassiné, Jupiter qui s'aperçut de ce crime, changea Lycaon et ses fils en *loups* qui s'en allèrent hurler dans la campagne.

D'ailleurs la majeure partie des *Métamorphoses* d'Ovide est consacrée à l'histoire de ces traditions mythologiques. Les Prœtides, filles du roi Prœtus d'Argos, qui vivait vers l'an 1498 avant J.-C., se crurent changées en vaches et parcouraient la Thrace en beuglant. C'est le divin Mélampus qui les guérit avec de l'ellébore. Rappelons pour finir ces événements fabuleux les transformations de Cycnus en cygne, d'Io en génisse, de Calisto en ourse, d'Ocyrse en cavale, d'Actéon en cerf, de Cadmus en serpent, de Lyncus en lynx, d'Ascalaphe en hibou, des Piérides en pies, d'Arachné en araignée, de Philomèle en rossignol et de Jupiter qui sous la forme d'un taureau, enleva la belle Europe, sujet qui inspira si admirablement notre grand peintre Gustave Moreau. D'autres sont transformés en minéraux comme Battus en pierre et la femme de Loth en statue de sel; d'autres en fleur comme Narcisse; ou en roseau comme Syrinx. Et parfois ce sont des peuplades entières qui tombent en une transformation peu avantageuse, comme les paysans lyciens qui furent changés en grenouilles.

Virgile, dans ses *Bucoliques*, est l'un des premiers écrivains qui nous parlent des *loups-garous*. Il nous cite des nécromanciens et des sorcières qui fréquemment utilisent cette métamorphose pour l'accomplissement de leurs maléfices. Par exemple Mœris, qui tantôt se changeait en loup à l'aide de plantes vénéneuses, tantôt évoquait les mauvais esprits pour que la destruction des moissons s'accomplisse à l'aide d'animaux fantastiques.

N'avons-nous pas aussi les fées du moyen âge, qui changeaient leurs ennemis et parfois leurs protégés, en animaux divers? Celles d'Italie attiraient près d'elles les voyageurs et leur faisaient absorber dans «*du fromage*» une drogue qui les changeait en *bête de somme*. Si ces fées étaient elles-mêmes en

voyage, elles chargeaient leurs bagages sur le dos du nouvel-animal et, arrivées à leur but, elles redonnaient à l'inconnu sa forme primitive (1).

« Plusieurs individus dit Jean-Baptiste Porta, auxquels « on administre certains poisons, tombent dans des hallucina-« tions curieuses ; ils se croient transformés en animaux, les « uns nageant sur le sol, comme des phoques, les autres « métamorphosés en oies ou en bœufs, broutant l'herbe (2).

Tout le monde connaît la légende de l'âne d'Apulée. écrivain latin contemporain de Marc-Aurèle au deuxième siècle, et qui, certainement, est l'un des plus curieux cas de la *lycanthropie* antique. Mais si nous quittons cette époque pour passer à l'étude de cette superstition dans l'ère chrétienne, nous trouvons cette croyance encore plus profondément enracinée dans l'imagination du populaire. Dans sa *Normandie pittoresque*, Bosquet nous dit qu'en l'an 1366, l'Empereur Sigismond ayant voulu pénétrer les mystères de la lycanthropie, manda près de lui les plus doctes théologiens qui, avec bon nombre de preuves déclarèrent que la transformation des hommes en *loups-garous* (3), était un fait positif, et que soutenir le contraire c'était tourner à l'hérésie.

Saint-Augustin raconte dans sa *Cité de Dieu*, qu'un nommé Démétrius resta loup pendant *dix ans* et qu'ensuite il reprit sa première forme. Leloyer, dans son livre intitulé : les *Spectres*, cite Saint-Macaire comme ayant accompli un miracle de guérison d'un cas de *lycanthropie*, en plongeant dans

---

1. Cf. Gilbert Voir son ouvrage sur les *Philtres, charmes et poisons*.

2. Cf. Gilbert. *Essai historique sur les poisons*.

3. Ce mot *loup-garou* vient du celte *gars* ou *garw*, qui signifie *cruel, sauvage, barbare*. Buffon a donné une très fausse étymologie de ce nom : « On a vu, dit-il, des loups accoutumés à la chair humaine, se jeter sur les femmes, attaquer les bergers plutôt que les troupeaux, dévorer des hommes, emporter des enfants. On a appelé ces méchants loups *loups-garous*, c'est-à-dire loups dont il faut se *garer* ».

l'eau bénite une femme qui se croyait *changée en cavale*, vers l'an 300 de notre ère. Le curieux ouvrage de Bodin (1) rapporte que selon Jean Trithème qui vécut de 1462 à 1516, un roi de Bulgarie nommé Baïard, en l'an 626 de notre ère, se transformait à volonté en *loup* et possédait le pouvoir remarquable de se rendre invisible. Les *chroniques* de Saint-Gall et d'Hirsauge contiennent aussi de curieux détails sur ce sujet.

Au cours de l'année 1521, dans la Franche-Comté, un nommé Burgot, dit le *Grand-Pierre*, et Michel Verdung comparaissent devant le Tribunal de l'Inquisition sous le coup de la double accusation de *magie* et de *lycanthropie*. On procéda d'abord à l'interrogatoire de Grand-Pierre qui confessa avoir conclu un pacte avec le démon, pacte qu'il déclara avoir fidèlement suivi durant deux années. Au bout de ce temps, il était revenu à une *vie plus honnête et aux pratiques religieuses*. C'est alors qu'il fit la connaissance de Michel Verdung qui, de nouveau, l'a entraîné dans la voie de perdition. Entre autres choses, Michel lui proposa de courir à travers la campagne et, comme complément d'indication, l'inculpé déclare ceci : « Michel possédait une pommade dont il m'a frotté à nu; « à peine cette opération était-elle terminée que je me suis vu « sous la forme d'un *loup*. Je marchais à quatre pieds, mes « membres étaient velus et tout couverts de longs poils et je « parcourais l'espace avec la rapidité du vent ». Puis Michel s'est frotté à son tour et « telle a été la vélocité de sa course « que l'œil avait de la peine à suivre ses mouvements. » La randonnée achevée, ils utilisèrent une seconde pommade qui leur redonna forme humaine.

Ces deux illuminés dans leur démence, ne se contentaient pas de participer aux cérémonies sabbatiques, ils donnaient encore la chasse aux femmes et aux enfants sous la forme du *loup-garou* ; quiconque en douterait, n'aurait qu'à lire leurs propres aveux : « Une nuit, déclare encore le Grand-« Pierre, mettant à profit les leçons de Michel Verdung, j'at-« taquai à belles dents, aussitôt que je me sentis transformé

1. *De la Démonomanie des sorciers.*

« en bête féroce, un jeune garçon de six à sept ans, que je me « proposai de tuer. Ses cris, ses vociférations m'empêchè- « rent d'en venir à mes fins. Je fis aussitôt retraite et gagnai « en toute hâte l'endroit où j'avais caché mes habits et je « parvins, en me frottant le corps avec de l'herbe à recou- « vrer la forme humaine. Une autre nuit que j'étais en *loup* « ainsi que Michel et que nous parcourions ainsi la campa- « gne, nous sommes venus à bout de tuer une femme qui « cueillait des légumes. Nous nous disposions à traiter avec « la même cruauté un individu qui parvint à prendre la fuite « et qui ainsi se trouva soustrait à notre fureur.

« Une autre fois, nous avons donné la mort à une petite « fille, âgée d'environ quatre ans; à l'exception des bras, « tout son cadavre a servi à assouvir notre faim. Michel trouva « cette chair délicieuse bien qu'elle répugnât beaucoup à « mon estomac.

« Dans une autre circonstance, nous avons tué ensemble « une autre petite fille; c'est au cou que nous suçâmes son « sang et que nous attaquâmes sa chair.

« Une troisième victime du sexe féminin a été immolée « encore par Michel et par moi; j'étais affamé, j'ai mangé « une partie des entrailles de cette enfant.

« Enfin nous avons tué une quatrième fille, âgée d'en- « viron neuf ans, qui avait refusé de m'assister de ses aumônes. « J'ai commencé aussi par blesser avec mes dents une chèvre « qui paissait dans la campagne et je me suis ensuite servi « d'un instrument tranchant pour couper la gorge de cet « animal. » (1)

Ces dépositions étranges méritent-elles créance, concluent les deux médecins qui ont groupé ces notes intéressantes ? Devons-nous accepter pour réels ces crimes monstrueux dont se vantaient ces misérables, rustres, sous l'empire

1. Docteurs Cabanès et L. Nass : *Poisons et Sortilèges*. (Tome 1, pages 4 à 17 inclusivement.) Ouvrage éminemment documenté et d'un captivant intérêt. *Plon-Nourrit et Cie Editeurs* ; 1903, 2 volumes.

d'hallucinations maladives ? Evidemment non, car l'inconsciente monstruosité de cette confession doit suffire pour nous mettre en défiance et nous permettre d'inférer que ces deux lycanthropes étaient, en dépit de leurs aveux, la proie de quelque épouvantable délire maladif. Et ce Grand-Pierre, qui tenait les propos suivants, ne pouvait vraisemblablement être qu'un aliéné :

« J'étais complètement nu, lorsque mes métamorphoses « d'homme en bête devaient s'effectuer ; j'ignore ce que de-« venait ma peau de loup lorsque je redevenais homme. « Michel restait vêtu pendant qu'il se sentait transformé en « *loup-garou*. Il nous est arrivé plus d'une fois de nous « accoupler avec des *louves* et nous éprouvions autant de plaisir « dans ces accouplements que si nous avions été accouplés « avec des femmes. »

En dépit de ces réflexions dénuées de bon sens, les juges du temps ne traitaient pas leurs auteurs en déments. De très bonne foi, ils prononçaient une sentence impitoyable, qu'ils croyaient toujours juste et équitable. Un jugement, daté de 1574, reconnaît formellement l'existence de ces bêtes malfaisantes. Il s'agit de la condamnation d'un nommé Gilles-Garnier, accusé d'avoir, *sous la forme du Loup-garou,* tué une jeune fille de douze ans, et de l'avoir dépouillée et mangée après l'assassinat.Comme il n'avait pu manger la totalité du cadavre, les pièces du procès nous disent que Gilles Garnier en avait porté les restes à sa femme. Les juges ne virent nullement la folie de cet homme et, persuadés que ce malheureux avait été changé en loup, ils eurent l'intime conviction qu'ils jugeaient non pas un homme, mais un animal.

Au Moyen-Age et à la Renaissance cette folie érotomaniaque se manifesta souvent à l'état épidémique, provenant chaque fois des accès d'aberration mentale semblables à ceux que nous venons de décrire. De 1598 à 1600, la lycanthropie sévit ainsi épidémiquement dans le Jura. Boguet, le grand juge de la région, fut chargé d'instruire le procès de ces malheureux et s'acquitta de sa mission avec tant de zèle qu'il se

vantait, sur la fin de sa carrière, d'après Voltaire, d'avoir fait périr un nombre minimum de *six cents lycanthropes ou démonolâtres.*



LA BÊTE DU GÉVAUDAN

(Dessin inédit de Louis Dogureau ; *Collection de l'auteur*)

Une autre mémorable épidémie d'hystéro-démonopathie survint au seizième siècle dans un couvent d'Allemagne. La nymphomanie de quelques-unes de ces religieuses, disent encore les docteurs Cabanès et Nass, les portait à rechercher le commerce des animaux. Bien que ces contacts n'eurent jamais lieu autrement qu'en songes, cela n'empêchait pas ces malheureuses d'affirmer avec force qu'elles avaient réellement cohabité avec ces animaux, notamment des singes, des chats et des chiens. L'une d'entre elles prétendait même qu'elle accoucherait quelque jour d'une portée d'animaux phénomènes et monstrueux.

Même au dix-septième siècle, la *lycanthropie* est sérieusement discutée par les criminalistes et les médecins qui, presque tous, se rallient à la conviction populaire. En 1615, le

docteur Nynauld, dans son livre intitulé : *De la Lycanthropie,* qu'il avait dédié au cardinal Duperron, archevêque de Sens, osa cependant combattre les théories de Bodin. Celui-ci dans sa *Démonomanie,* soutenait que la transformation d'hommes en bêtes peut être réelle ou matérielle, mais avec des atténuations qui permettent d'apprécier les fantaisies de la science médicale de cette époque.

La théorie du docteur Nynauld n'est guère moins drôle que celle de Bodin. Selon lui, l'apparition des sorciers et sorcières en loups provient simplement d'une double illusion produite par les artifices du diable dans les esprits : illusion des spectateurs, persuasion de la sorcière qu'elle est réellement transformée en loup, après s'être frottée d'onguents divers fournis par le diable même, ou encore hallucinations que donne aux sorciers le désir invincible de courir à travers les champs. (1)

Flandin, dans son TRAITÉ DES POISONS, a été l'un des premiers médecins qui reconnurent enfin le caractère pathologique de ces affections mentales : « Il est des plantes, écrit-il, « qui produisent sur l'homme des effets tels, qu'il rêve « étant éveillé, qu'il se croit transformé en pierre, en « arbre ou en animal. Au nombre de ces plantes sont la « jusquiame qui veut dire *fève de pourceau* ; la mandragore, « vulgairement appelée l'*herbe de Circé.* Mais qui ne sait que « ces plantes, véritables poisons, produisent à faible dose un « dérangement de l'esprit, de véritables aberrations momen- « tanées ? Etre transformé en pourceau, à la manière des « compagnons d'Ulysse, c'est donc, par l'ivresse, avoir perdu « la raison et jusqu'au sentiment de sa personnalité ; être sous « l'empire d'une hallucination ou d'une aliénation mentale « passagère, sorte de délire déjà tant de fois constatée, qui « en médecine porte le nom de *lycanthropie* ou plus générale- « ment de *zoanthrophie.* »

Une deuxième théorie explicative de cet état maladif est

1. Delacroix. *Les Procès de Sorcellerie.*

basée sur le phénomène mental connu sous le nom de *suggestion*. A celle-ci se rattachent les possessions démoniaques ou autres, car on peut être possédé autrement que par le démon. Un animal est en vous, vous obligeant à imiter ses actes et ses gestes : c'est de *l'auto-suggestion*. Ainsi tout Paris se souvient de cette femme qui, à l'*Hôtel-Dieu*, était convaincue d'avoir *un lézard dans le ventre* et qu'un intelligent médecin sut guérir par un adroit stratagème ?

Dans d'autres cas le médecin peut changer la personnalité d'une hystérique ou d'une névropathe en lui persuadant qu'elle est mûe par un chien, un chat ou tout autre animal : c'est alors de l'*hétéro-suggestion*. On trouve dans les maisons d'aliénés de fréquents exemples de ces cas morbides. Ainsi il est des individus qui se croient homme d'un côté et cheval de l'autre, tout comme le centaure de la fable, et les Docteurs Cabanès et Nass nous citent un malheureux malade qui se croyait lapin. Aussitôt qu'il entendait un coup de fusil, il rampait, tout tremblant, sous son lit en s'écriant : « Ah ! voilà la chasse; c'en est fait de moi, pauvre lapin ! »

Que l'on rapproche ces observations médicales des récits de l'antiquité et on sera tout naturellement amené à conclure que les poètes épiques, créateurs ou héritiers des légendes mythologiques, ont pris pour des réalités de simples récits d'hallucinés. Guillaume d'Auvergne a rapporté le cas d'un mélancolique qui s'absentait quelquefois de son domicile à certaines heures de la journée et qui affirmait, en rentrant dans sa maison, qu'il avait donné la chasse *à des pauvres innocents* et qu'il lui arrivait fréquemment de se transformer en loup. On ne tarda pas à découvrir en suivant la trace de ce prétendu loup-garou, qu'en réalité il se retirait dans une caverne obscure, où il restait plus ou moins longtemps ravi en extase. C'était au sortir de ces extases qu'il se vantait d'avoir porté la terreur dans le voisinage des habitations. A l'aide de soins convenables, cet homme fut parfaitement rendu à son ancien bon sens (1).

1. Calmeil. *De la Folie au point de vue historique.*

Rares sont les cas où un peu d'humanité entrait dans le jugement des sombres inquisiteurs. La torture au contraire jouait généralement un rôle important dans l'examen de l'accusé. La plus cruelle des souffrances infligées à ces malheureux était l'écorchement vif, car les juges et les médecins du moyen-âge étaient convaincus que le *lycanthrope* avait *sa peau de loup retournée*, c'est-à-dire le *poil en dedans du corps*. Delancre nous signale cependant une affaire de lycanthropie jugée à Angers en 1598, à peu près au même moment où se passaient les événements Jurassiens que nous avons relatés précédemment, affaire dont l'issue fait assurément le plus grand honneur au Parlement de Paris d'alors. Un *lycanthrope* nommé Roulet avait été condamné à mort par le lieutenant-criminel d'Angers. Ce *lycanthrope* ayant interjeté appel, la Cour de Paris fut appelée à le juger. Elle décréta qu'il y avait sûrement plus de folie chez ce pauvre idiot que de malice et de sortilège et elle ordonna en conséquence que Roulet serait placé à l'hôpital de Saint-Germain-des-Prés où l'on avait coutume de soigner les fous durant un laps de temps qui ne dépassait jamais deux années (1).

Plus récemment, en 1824, un procès moins équitable s'est déroulé. Un espagnol, Manuel Blanco, sous l'influence d'une idée qui lui vint d'être ensorcelé, s'étant cru changé en loup, avait tué six personnes et avait dévoré même quelques parties des cadavres de ses victimes. C'était évidemment là de la folie pure, engendrée dans un cerveau malade par les superstitions populaires qui lui avaient fait croire en la possibilité d'un tel changement de personnalité. Durand de Gros protesta énergiquement contre la condamnation à mort de ce misérable, démontrant qu'il s'agissait bien d'une aberration mentale, née par auto-suggestion.

Liébaut a rapporté un cas d'altération d'esprit à peu près analogue. Seulement le changement de personnalité, au lieu d'avoir pris son origine dans une auto-suggestion, fut

1. Delancre. *L'Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincu* (in-4, publié en 1622).

causé par affirmation verbale. Une fillette de neuf à dix ans se croyait transformée en chienne. Elle marchait à quatre pattes dans la maison, aboyait, se couchait devant les portes pour les garder et, quand quelqu'un entrait, elle se précipitait sur lui pour le mordre. Toutefois elle sortait de ce rôle dès qu'on l'interpellait. Alors elle répondait aux questions qui lui étaient posées et se laissait facilement guider par ses parents. En deux séances d'hypnotisme cette enfant fut guérie et l'on apprit plus tard, que la cause de ce phénomène résidait dans les vices du père de la fillette, lequel avait suggestionné à son enfant qu'elle était une chienne, uniquement pour assouvir ses passions.

En ce qui touche les troubles populaires occasionnés par la croyance aux *loups-garous*, l'un des plus curieux exemples que l'on puisse citer et aussi l'un des plus connus, c'est celui de la *Bête du Gévaudan*. C'est au XVIII[e] siècle, en 1765, que ce fameux animal fit soudain son apparition dans cette région de la Lozère, toute garnie de forêts et de brandes. Bientôt la bête du Gévaudan occupa toute la France et fut célébrée en vers et en prose par les gazetiers et les chansonniers du temps. Ces publications ne firent qu'accroître la superstition et la crainte des populations campagnardes ; les faits les plus étranges, les goûts les plus bizarres, les cruautés les plus raffinées, furent attribués à cet animal. Il faillit même faire enfermer Fréron au Fort-l'Évêque, parce que dans la description qu'il avait publiée de la *Bête*, ses ennemis déclarèrent qu'il avait voulu y introduire satiriquement le portrait de la Clairon, fameuse tragédienne. Enfin, après avoir acquis autant de renommée qu'un héros conquérant, la *Bête du Gévaudan* fut tuée en 1787 dans le canton de la Planèse, non loin de Saint-Flour, au sein d'un petit village intitulé les Ternes. L'examen d'hommes compétents fit savoir qu'en fait de *loup-garou*, cette bête était tout simplement une sorte de lynx de forte taille, et vulgairement appelé loup-cervier. De nos jours encore la *bête du Gévaudan* a été chantée dans plusieurs complaintes populaires et dans un roman d'Elie Berthet publié en

cinq volumes, à Paris, au cours de l'année 1858, ainsi que dans le *Journal pour tous* de la même époque.

Mais, en France, dans aucune région la croyance aux *loups-garous* n'a été aussi fortement répandue que dans la Bretagne. La vieille Armorique a toujours été et est encore la patrie de la légende et de la superstition. Sur un rythme doux et lent, les chansons bretonnes ont multiplié ces étranges idées. Parmi tant de refrains touchant ce sujet, il en est un qui me revient souvent à la mémoire et qui me plaît avec son mode mineur, particulier à ces sortes de cantilènes évocatrices de la tristesse éparse sur la terre armoricaine :

Voit-on chez vous
Les *loups-garous*
Rôder dans les bruyères ?
Voit-on la nuit
Errer sans bruit
Les lavandières ?

Voit-on parmi les ajoncs blonds
Les Korrigans danser en ronds?
Entend-on crier les ressorts
Du sombre chariot des morts?

Voit-on chez vous
Les *loups-garous*
Rôder dans les bruyères ?
Voit-on la nuit
Errer sans bruit
Les lavandières ?

Paul Féval, qui a si bien su faire revivre dans ses romans plusieurs de ces antiques convictions bretonnes, nous cite

aussi le couplet suivant, tiré de la *Ronde des sabots*, que je prends dans le très curieux *Homme de fer :*

Ma grand' maman disait terjou
Qu'y avait un *loup*
Es bout d'la prée :
Ma grand' tante, d'un' fois y fut,
N'an n'la point r'vu.
L'a-t-i mangée ?
Sabotons,
Sabotoux,
Garez-vous
Des *loups-garous!*

Dans cette même contrée, on montre au village de Saint-Tréphine, une poutre provenant de l'abbaye du Bon-Repos en Cornouaille. Cette poutre porte une très curieuse inscription à laquelle on attribue la vertu d'éloigner les *loups-garous.*

Certes longtemps encore dans ces mélancoliques régions les *loups-garous* survivront. Comme pour les autres pratiques et croyances singulières que j'ai brièvement exposées dans ce volume, les *loups-garous* ne disparaîtront des cerveaux que grâce à l'instruction et à une éducation basée sur la science et le bon sens humain. Cependant si quelques provinces françaises conservent encore ces bizarreries maladives, avouons que c'est bien la minorité et qu'aujourd'hui l'on comprend que ce sont des malades qui, jadis, ont été envoyés au bûcher par les tribunaux ecclésiastiques comme étant possédés de l'esprit malin.

C'est vraiment la gloire de la science moderne d'avoir débrouillé le chaos où sombra, hélas ! trop souvent, la raison humaine, en décapitant ou en brûlant des innocents qui appartenaient davantage au médecin qu'au bourreau. Le lé-

giste connaît aujourd'hui les véritables causes de ces prétendues possessions démoniaques et c'est de moins en moins que les esprits faibles et maladifs sont en proie à l'action funeste créée par ces vieux préjugés sociaux. On peut même dire que la démence ne serait peut-être plus maintenant qu'une maladie classée parmi les rares affections cérébrales, si nous n'avions ce fléau social qu'on appelle l'*alcoolisme* et qui, à lui seul, peuple plus de cabanons et de bagnes que n'en peuplait l'entretien de toutes les superstitions et turpitudes insensées des siècles éteints.

EUGÈNE DEFRANCE.



CHIROMANCIE

Je vais, mes chers lecteurs, comme je vous l'ai promis dans ma dernière causerie, passer en revue avec vous les principales Lignes de la Main, signatures de la nature, influencées par les astres et qui, du Ciel, se reflètent sur l'homme, et conséquemment dans sa main.

Nous voyons, dans la main, six Lignes principales, dont trois dominantes, mais il arrive que toutes ne sont pas également visibles dans toutes les mains.

1° *La Ligne de Vie* ou de Vénus, qui part du Mont de Jupiter, entre le Pouce et l'Index, et s'en va contournant le Mont de Vénus, jusqu'au poignet.

C'est la Ligne de Vie qui tient le premier rang au milieu des autres Lignes, car c'est grâce à elle que l'on peut connaître quelle doit être la durée de la vie humaine, aussi bien que les maladies, les opérations, les accidents et, très spécialement, les affections de la vue.

— Je vous assure que, bien souvent, il m'a été pénible de constater dans certaines mains la mort à brève échéance, alors que j'avais devant moi un Etre qui paraissait resplendissant de vie ; aussi je m'efforçais de lui donner tous les bons conseils possibles afin de conjurer son mal, car péril prévu est à moitié évité.

Si votre Ligne de vie accuse la faiblesse, c'est à vous de ménager l'huile dans la lampe.

Les autres Lignes peuvent manquer, mais jamais la Ligne de Vie ; elle est plus ou moins formée, plus ou moins longue ou courte, sa couleur peut varier, mais tant que nous vivons,

elle reste apparente,et son indication dans la main est toujours en relation directe avec l'état de notre santé.

C'est donc à nous en surveillant celle-ci d'assurer autant que possible la bonne conservation de notre Ligne.

2° La *Ligne de Cœur* ou de Jupiter, qui part de l'index et se dirige horizontalement vers la racine du petit doigt.

Cette Ligne fait connaître la puissance et l'intensité de la passion, et comme la passion est, dans la vie, la source et l'explication de bien des faits, le tempérament passionnel des hommes est peut-être plus important à bien connaître que leur constitution ou leur intelligence.

Nous lisons sur cette ligne les douleurs physiques et morales, l'agitation de notre cœur, et je dois dire hélas ! que chaque créature humaine a parfois un bien lourd fardeau à supporter pour son compte.

3° La *Ligne de Tête* ou de Mars, qui traverse horizontalement la main entre la ligne du cœur et la ligne de vie et prend naissance au-dessus de cette dernière, nous indique les étapes que notre cerveau franchira dans la vie, comment il doit le faire, et aussi les accrocs physiques qu'il peut recevoir, les maladies et..... faiblesses dont il sera victime.

4° La *Ligne de Chance* ou de fatalité, dite de Saturne, qui traverse verticalement la main du poignet au doigt de Saturne ou Médius.

Les Anciens appelaient le doigt de Saturne le doigt de la fatalité, parce qu'il domine tous les autres par sa longueur.

L'astre de Saturne a une très grande influence sur les humains. Cette Ligne est aussi la Ligne de la direction, et on peut juger d'après elle si l'être est capable ou non de se guider lui même, s'il a su diriger sa vie antérieure et ce qu'il peut faire pour celle à venir, dans le bon ou mauvais sens. Je crois que pour dompter les tendances, les passions, voire même les fatalités de l'existence, il faut bravement les regarder en face, en pénétrer les causes, en prévoir les effets et détruire les unes, si l'on veut vraiment annihiler les autres.

Mais que d'énergie il faut !

Je sais bien que tout le monde n'en possède pas un lot semblable, mais elle peut s'acquérir par l'exercice et l'entraînement du cerveau.

5° La *Ligne du Soleil* ou d'Apollon qui part de l'Annulaire et se dirige vers le poignet. Je considère cette ligne comme l'indice d'une chance certaine. Qui ne l'a pas dans sa main peut douter de sa réussite et devient un élémentaire au point de vue intellectuel.

La Ligne du Soleil indique « la Réussite », que ce soit par les Arts, l'Industrie, le Commerce, la Finance, etc.

6° La *Ligne de Mercure* appelée également Ligne hépatique ou ligne du foie part du petit doigt et va se perdre dans la racine de la ligne de vie. Par cette ligne, on reconnait les diverses sortes de tempérament. Sa présence au point de vue moral est un signe certain d'intelligence ; c'est l'annonce d'une grande aptitude aux sciences et à toutes les choses intellectuelles ; d'un besoin de connaître tout ce qui touche à la vie.

Nous avons encore la *Voie lactée,* suite ininterrompue de plusieurs petites lignes, voisines de l'hépatique.

Elle est le signe certain de la constance dans le bonheur.

Nous avons encore, et pour terminer, l'Etude des lignes principales, l'*Anneau de Vénus,* qui est une ligne qui prend naissance entre Jupiter et Saturne et va, en formant un demi-cercle, se perdre entre l'annulaire et l'auriculaire. Ce signe, qui forme une ceinture, donne au point de vue physique une grande énergie et indique une surabondance de sève qui, mal employée, peut devenir un torrent dévastateur, mais qui, habilement conduite, vient vivifier la machine humaine.

Il existe encore plusieurs petites Lignes ; elles sont tributaires des principales auxquelles elles s'ajoutent, soit pour les compléter, soit pour les modifier.

Leur étude est une question de déductions.

Il y a dans la main, outre les monts et les lignes, des

marques et des signes, tels que *croix, grilles, cercles, carrés, étoiles, triangles, quadrangles, chaînes, lignes capillaires*,etc., etc.... qui peuvent augmenter ou diminuer en bien ou en mal la valeur des Lignes ou des Monts.

Pour terminer la nomenclature des Lignes, je tiens à vous parler de la *restreinte* ou *rascette* qui est une ligne tracée sur la jointure du poignet à la main; elle forme comme un bracelet double ou triple dont chacun est supposé indiquer *trente* années d'existence; mais je dois faire toutes réserves à ce sujet, n'ayant pas eu, dans mon expérience, de confirmations de ce pronostic.

Voilà,amis Lecteurs, une vraie causerie scientifique qui va vous permettre de rechercher dans vos propres mains toutes les lignes indiquées plus haut, mais comme ce n'est encore là qu'une faible partie de ce qu'on peut y lire, vous serez amenés, vous mêmes à reconnaître quel chemin vous auriez encore à parcourir avant d'arriver à un résultat sérieux.



RÉUSSITE COMPLÈTE

Et maintenant,pour terminer, je tiens à vous expliquer ce qu'est le *Thau* et pourquoi je l'ai pris comme nom et devise.

Vous savez,chers lecteurs, que chez moi tout est raisonné et rien n'est laissé au hasard.

Ce n'est donc pas accidentellement ou par un simple caprice de mon imagination que j'ai pris le nom de « *de Thau* » et adopté le *Thau* lui-même comme signe distinctif. C'est en étudiant la science de la Chiromancie dans les auteurs anciens que j'ai trouvé mentionné le *Thau*, dernière lettre de l'alphabet des Hébreux, comme un caractère revêtu de propriétés mystérieuses. Sa signification,d'après ces auteurs, est : « ***L'Absolu, la Vérité, Réussite complète*** », et il était pour eux

le symbole du succès dans les entreprises et du bonheur dans la vie.

Je l'ai donc adopté à mon tour et, en même temps que je mettais mes travaux et ma personne sous son égide, j'ai songé à faire bénéficier de son influence tous ceux qui pourront le désirer.

J'ai, en conséquence, fait établir le *Thau* sous forme de breloque en or, argent doré et vieil argent, ce qui le fait accessible à tous, et je dois dire que depuis que je l'ai ainsi introduit dans ma clientèle, je n'ai eu que des remerciments de ceux ou celles qui, suivant mes conseils, l'ont adopté et qui, aujourd'hui, ne voudraient plus s'en séparer.

MADAME DE THAU.



DE LA VOLONTÉ

Aucun livre de psychologie ne peut exister, aucun cours d'entraînement pratique de ces questions n'a jamais été publié, qui n'attribue pas une place de préférence à la question de la volonté. Au fond de toute réformation de caractère, comme seul moyen efficace pour notre avancement intellectuel ou matériel, nous trouvons toujours : *la volonté.*

Il n'y a pas si longtemps (bien que cela date maintenant de plusieurs années) que le monde général a appris à reconnaître la différence entre Énergie et Volonté.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la première, mais seulement de la dernière, qui forme, en psychologie pratique, la clé de tout ce qui paraît surprenant et quelquefois merveilleux, en ces études.

Essayons donc, avant tout, de trouver une définition correcte de ce que veut dire ce mot VOLONTÉ.

La volonté, est-elle une qualité ?

Est-elle une capacité, soit un talent naturel, indépendante de la constitution mentale générale ? Est-elle le *produit,* ou plutôt le *producteur,* d'autres facultés ? La réponse à toutes ces questions n'est pas si simple. Bien que reconnaissant l'extrême importance de la volonté, il n'y a pas beaucoup de personnes qui sachent efficacement l'entraîner et l'augmenter, pour la simple raison qu'ils n'ont jamais su se rendre compte *ce qu'est la volonté.*

Dans mon dernier article, je vous ai parlé de l'énergie vitale — la volonté est simplement le produit résultant de

chaque *effort conscient* de diriger cette énergie sur un point quelconque.

La volonté n'est donc pas une qualité indépendante et détachée.

L'énergie vitale *devient* volonté quand elle se combine, se *lie* avec un effort conscient, de la part de l'intellect. Plus cette liaison est endurante, plus *l'effort conscient* (qui, à son tour, n'est que le résultat d'un *désir* quelconque) est grand et permanent, plus la volonté gagne de force.

Ceci nous démontre, avant tout, que la volonté est une qualité *collective*, et qu'elle dépend, en quelque sorte, sinon de l'intelligence, du moins de l'effort intellectuel. Deuxièmement, nous apprenons que la volonté ne peut être créée que là où Désir existe. C'est ici que le problème commence à devenir difficile. Les uns pourraient conclure que la volonté ne peut être que Désir, les autres se demanderaient comment la volonté, créée par un Désir, peut être assez puissante pour combattre des impulsions, et pour lutter contre *d'autres* désirs. La raison expliquant cette grande puissance de la volonté est le fait de sa collectivité, c'est-à-dire le fait qu'elle est le résultat de la *liaison* de *deux* forces, soit *Désir* et *Intellectualité.*

De l'autre côté, elle ne peut pas être simple désir, car la moindre observation nous prouve clairement que tout désir n'est qu'envie de posséder; dès que nous *cherchons* à posséder (soit *voulons* posséder) nous sommes forcés de faire un effort de réflexion : nous lions donc l'Intelligence au Désir.

Pour résumer, la volonté est donc l'énergie vitale, soustraite à une impulsion, une tentation ou un Désir quelconques et liée à cet effort conscient de l'ensemble intellectuel de la diriger sur un point choisi.

Nous trouvons en beaucoup de milieux, et surtout en Angleterre, la simple et commode croyance que *mauvaiseté* de caractère est synonyme de *faiblesse* de caractère. Ainsi, un voleur est un homme faible, un criminel quelconque est *faible*. Bonté est force, méchanceté est faiblesse.

Certes, cette opinion est très belle, elle s'accorde à perfection avec les idées d'amour universel, mais elle est malheureusement, radicalement fausse.

Le peu de résistance offert à une tentation quelconque n'est pas toujours produit par un manque de volonté, il peut aussi être, et il est très fréquemment, le produit d'une mentalité inférieure, qui ne sait estimer correctement la grandeur du péché contemplé, et qui, souvent, ne sait pas même établir la différence entre Juste et Injuste.

La volonté, la force ou la faiblesse n'entrent pas dans la question de la pure *valeur morale* des caractères.

Qu'un homme possède une volonté exceptionnellement forte, il suffira d'une légère perversité de jugement intellectuel pour faire de lui le plus dangereux et le plus audacieux des criminels. L'homme fort est simplement celui qui possède, non beaucoup de volonté, mais beaucoup de force brute, de force de simple résistance. Ainsi l'homme fort est peu suggestionnable parce qu'il offre, de sa disposition naturelle, une grande résistance à toute impression extérieure, mais l'homme de forte volonté peut être très suggestionnable.

La volonté est donc la capacité par laquelle nous contrôlons nos impulsions, tentations ou désirs. Ce contrôle peut être positif ou négatif, c'est-à-dire qu'il peut être employé, soit pour soutenir et pour avancer ces désirs, soit pour les réprimer.

Plus le désir qui cré la volonté est fort, plus cette dernière gagne de puissance, surtout quand l'effort intellectuel est de force égale. C'est ainsi que s'explique le moins de difficulté que nous éprouvons à posséder une forte volonté pour les luttes utiles à notre avancement, que pour un exercice d'entraînement offrant peu d'intérêt, et inventé spécialement pour imposer à l'étudiant une tâche difficile. (Difficulté des exercices de concentration sur les objets muets, tels que crayons, etc.)

Le psychologue pratique, reconnaissant ce fait de la collectivité de la volonté, sait toujours venir à l'aide de cette

dernière, en ajoutant à la liaison du premier Désir et de l'intellect, autant d'autres motifs qu'il peut trouver. Il est facile à comprendre que le courant de volonté créé par *nombre* de Désirs, et par *nombre* de considérations intellectuelles sera toujours beaucoup plus puissant que celui produit par un seul faible désir.

Quand nous nous proposons d'augmenter notre volonté pour la Réussite, il serait donc naïf de simplement nous répéter, d'une façon monotone : Je veux Réussir. Il faut plutôt supporter notre désir de réussite par tous les moyens *d'imagination* possible. Figurons-nous *graphiquement* le succès, l'avancement et la réalisation de nos ambitions; cherchons, non seulement à désirer réussir, mais tâchons de soutenir et de renforcer ce désir par une imagination vive de notre Pouvoir, de la joie que nous éprouvons à nous rapprocher de notre but, de la satisfaction que nous sentons naître en nous dès que nous pensons au plaisir et au contentement à venir. En un mot, faisons tout pour agrandir le désir, et faisons tout pour augmenter le nombre de raisons intellectuelles déterminant la *correctitude* de ce souhait. La volonté créée par ce procédé sera des plus fortes.

Il est nécessaire que l'étudiant en psychologie gagne une très parfaite compréhension de cette collectivité de la volonté s'il désire la développer efficacement. L'énergie vitale est en tous; en tous aussi existe le pouvoir de la diriger selon les exigences du jugement intellectuel; c'est donc permis à tout le monde d'obtenir un haut degré de volonté efficace, si seulement il se donne la peine d'attaquer le point particulier où seul il peut espérer de réussir. Nous entendons trop fréquemment des personnes, même bien instruites, confondre énergie ou force brute, et volonté.

Tout effort d'opérer des changements profonds, en nous, par simple Imposition de force brute, est inefficace. D'ailleurs, il n'est pas donné à tout le monde de posséder cette force agressive qui est, du reste, une qualité de valeur douteuse et contestable.

Mais tous peuvent diriger leur énergie vitale sur le point choisi par eux-mêmes, et ils peuvent réussir à soustraire à chacune de leurs impulsions cette force dont la liaison avec l'effort conscient de l'intellect, et couplée de l'énergie vitale, devient volonté.

Les sciences physiques déjà nous apprennent que la petite force endurante est plus effective que la grosse force passagère, et en psychologie cette règle compte encore davantage. Je ne conteste pas la grande valeur des qualités dites « agressives », mais je place plus haut celles qui, moins voyantes, sont plus permanentes. Il est très utile d'être capable de maintenir un poids de cent cinquante kilos pendant une minute, mais je donne la préférence à celui qui sait porter son modeste fardeau pendant toute sa vie, sans trop s'en trouver chargé — et les souleveurs de poids ont la fâcheuse tendance de n'être bons qu'à leurs « tours de force ». Demandez à un de ces hommes de grande énergie apparente, de lutter contre une seule de ses impulsions, de se réformer sous un seul rapport, vous le trouverez généralement moins capable de cette tâche que l'homme d'extérieur moins « énergique ».

Plus un pouvoir est grand, moins il a besoin de démonstration. Regardez les grandes forces de la nature, elles méprisent les apparences. La grandeur, le sublime se laissent *deviner*, ils ne font rien pour attirer l'admiration de la foule. La volonté ne peut être méconnue, elle se manifeste en actions et en paroles, mais elle ne fait aucun effort conscient pour annoncer sa présence.

C. R. SADLER

UN NOVICE[1]

Vers la fin du mois de mars, quelques jours avant la date fixée pour le *Rendu*, Preslot voulut qu'il y eût dans son atelier un vernissage intime, une petite fête en l'honneur de ces toiles qui, bientôt, allaient partir. Et il fit bien les choses, envoya des cartes imprimées aux quatre coins de Paris, aux mille connaissances qu'il y avait et qui s'intéressaient à lui.

L'après-midi, devant le portrait et l' « Idylle de Vieux », ce fut un défilé un peu mélangé d'artistes, d'hommes du monde, de journalistes ; quelques femmes aussi qui apportèrent là le froufrou câlin de leurs jupes, leur babillage, les parfums violents de leurs toilettes.

Madame de Saint-Price et sa fille s'étaient fait accompagner de Romagne, le parrain d'Antoinette. C'était un homme d'une cinquantaine d'années : très grand, très digne, très froid, l'air d'un diplomate anglais avec ses favoris courts, sa lèvre, son menton rasés, portant beau et sévèrement. Il se montra ravi du portrait de sa pupille, c'était d'une note charmante, sincère, d'une délicatesse exquise de coloris.

Mais l' « Idylle de Vieux », surtout, l'enthousiasma. Ce fut du reste l'avis général. Preslot passait *maître*, faisait sa trouée dans la foule. Tout de suite, on parla pour lui du Prix du Salon. Lui, sans pose, affecta d'être modeste, déclinant cet honneur, n'y ayant aucun droit encore — « une seconde médaille, ce serait tout juste bien payé ». — « Non, non, le Prix du Salon, c'était certain ! »

(1) Voir le n° 10, Octobre 1907.

Et devant le succès du peintre Madame de Saint-Price exultait, envahie d'une grosse joie, avec le besoin de se faire remarquer, de se déclarer l'amie, la protectrice de Preslot, sa mère pour un peu. A voix très haute elle l'appelait ; elle passait entre les groupes, poussant l'œuvre, disant :

— Le portrait, c'est ma fille, vous savez ? Quelle ressemblance, n'est-ce pas ? Jugez plutôt : Tenez.

Et elle prenait Antoinette, visiblement contrariée, la virait de face et de trois quarts aux yeux ébaubis du monde.

Puis, à Lucien :

— Quand je vous le disais que vous décrocheriez la timbale ! Oh ! le Prix du Salon, pour sûr, mon cher !

Elle emplissait l'atelier ; il n'y avait plus qu'elle ; elle débordait.

Tout le jour, ce fut là un va-et-vient continu de visiteurs, une cohue bruyante, un peu bohème. Et subitement, à la tombée du crépuscule, on se retrouva entre soi, la petite réunion habituelle des dimanches.

Cependant, une jeune femme élégante et pomponnée dans sa robe claire, une fine tête de poupée blonde, demeurait là, s'éternisant devant les toiles, ayant flairé que, bien sûr, on allait s'amuser un brin après le départ des gêneurs.

Preslot d'abord en parut extrêmement contrarié, devenu soudain maussade, avec une mine de vouloir jeter les gens dehors. Et puis, craignant peut-être que les autres ne se méprissent sur sa façon d'être, il se décida à leur présenter l'intruse. — Tant pis, après tout, si on lui faisait affront, à cette fille ; on ne forçait pas ainsi la main au monde.

— Mademoiselle Mina Bosq, des Bouffes.....

— Mina Bosq ? Vraiment ? Quelle agréable surprise, s'écria Madame de Saint-Price... Ah ! Mademoiselle, laissez-moi vous complimenter, vous dire combien je vous dois de bonnes soirées !... Adorable, vous étiez adorable dans *P'tits Nichons*, n'est-ce pas, Antoinette ?...

Antoinette dût s'approcher, dire un mot aimable à la divette aussi. D'ailleurs sa mère la présenta à son tour.

— Mademoiselle Antoinette de Saint-Price, ma fille.

Et tandis que, crânement, pour être à l'unisson sans doute, la femme comme il faut se donnait des airs de gueuse, Mina Bosq souriait, contrainte, ingénue, mimant des révérences gauches, jouant à la dame.

Mais Madame de Saint-Price continuait:

— Oui, je suis enchantée que Preslot ait songé à me faire faire votre connaissance... Cette rencontre était préméditée, avouez-le, Preslot?

Celui-ci, d'abord gêné de voir comment tournaient les choses, subitement prit le parti d'en rire, et répondit:

— J'avoue.

Cependant il avait fait monter sa concierge qui, sans bruit, sans qu'on s'en doutât seulement, mettait un peu d'ordre dans l'atelier, allumait les candélabres, tandis que deux garçons d'un restaurant voisin disposaient savamment au fond de la salle un buffet improvisé.

Mais la vraie surprise pour tous fut l'entrée d'un viel italien, en costume national, l'accordéon en bandoulière, quelque ancien modèle, bien sûr, racolé par le peintre, et qui devait fournir la musique à cette fête. Il eut un succès colossal ; tout le monde l'applaudit. Comme il s'installait sur l'estrade, où tant de fois il avait tenu la pose, on réclama un quadrille d'ouverture. Madame de Saint-Price s'empara du bras de Preslot, Mina Bosq, gentiment, pour ne faire de chagrin à personne, dit-elle, se partagea entre Jantieux et de Saint-Méhon, dont l'effrayant *cavalier double* devait désormais rester légendaire.

Antoinette, toute confuse, le cœur navré devant les excentricités de sa mère, était venue s'asseoir à côté de Jean, s'entêtant à ne vouloir pas danser, prise de colère contre tous.

C'était dans ce coin de l'atelier que, depuis deux mois, leur amitié s'était faite plus douce. D'abord, elle avait eu de la sympathie pour ce timide dont la naïveté l'avait surprise et peu à peu touchée; lui, avait senti que, mal élevée, fantasque, avec

ses allures de gamin effronté, Antoinette était noble et fière. Elle en vint à lui dire ses rêves de jeune fille ; il lui conta son enfance, ses souvenirs de petit garçon, tout ce cher passé de tendresse familiale qui l'obsédait.

Antoinette écouta Jean, charmée par le récit de cette existence paisible, toute d'un autre âge, qu'elle se représentait semblable à ces rivières nonchalantes qui courent entre deux rivages ternes, toujours mêmes, l'existence des peuples heureux dont on dit qu'ils n'ont pas d'histoire.

Et lorsque Jean parlait, les murs de l'atelier illustraient son roman naïf : des cadres d'or tombaient des regards d'aïeules longs comme des caresses, des sourires bridés de demoiselles en robes de laine, la sérénité, le contentement des femmes laborieuses aux doigts usés par les travaux domestiques. C'étaient « l'Enfance de la Vierge » une grand'mère et une fillette tricotant auprès d'une fenêtre ouverte au soleil ; « Sainte-Cécile », à peine ébauchée, toute jeune, les bandeaux plats et lisses, allant, blanche, entre les haies d'aubépine blanche ; des coins de paysage ; des intérieurs modestes d'un gris voulu, d'une tonalité reposante... Et plus proche, sur la grande toile, l'Idylle de ces deux anciens : lui, cassé, perclus ; elle, vaillante encore, le soutenant par les allées du parc où ils cheminent.

— C'est votre vie, tout ça, dit Antoinette à Jean dont elle avait surpris les yeux attardés sur la muraille !

Autour d'eux, sous la lumière vive des candélabres, le quadrille s'achevait échevelé, à toute volée des rires sonores.

Alors, elle ajouta, avec un regret peut-être dans la voix :

— Voici la mienne.

(A suivre.)

ALEXIS NOEL.

Mémoires d'un Moraliste

Eh bien! ce tueur de femme et d'enfant n'est pas un méchant, il est pénétré des sentiments les plus dévoués de sa famille. C'est un simple, il n'a pas été dépravé par l'irréligion, il semble au contraire que la religion soit complice de son crime.

Dieu a donc négligé de donner à Kôno-Guihei l'éternelle morale.

Et n'est-ce pas un argument frappant contre l'innéité de la morale que la moralité est d'autant plus grande qu'on est plus éloigné de l'état de nature. Si la morale a sa source en Dieu, les hommes préhistoriques, les sauvages actuels, devraient être les plus parfaits et les plus moraux des hommes, puisqu'ils sont tels que les a façonnés le Créateur.

Est-il utile de démontrer qu'il n'en est pas ainsi? Personne ne soutiendra sérieusement que les cannibales ont plus de moralité qu'un académicien.

Et pourtant la morale est loin d'être innée encore au cerveau des peuples européens; pour des bouts de frontière, pour des intérêts économiques ou même pour de simples questions d'amour-propre diplomatique, ils se massacrent en invoquant de part et d'autre la justice de leur cause et la protection de Dieu, qui doit être souverainement embarrassé.

La loi morale est-elle du moins dans les faits, dans les choses? Est-elle en harmonie avec la création? La nature nous donne-t-elle une leçon de morale?

Pas du tout.

La loi morale défend le meurtre et le vol.

La vie, nous l'avons dit plus haut, ne peut se soutenir que par le meurtre et le vol.

Ainsi la loi morale, œuvre de Dieu, serait en contradiction flagrante avec la création, œuvre de Dieu.

Hypothèse absurde et d'une fausseté évidente.

Si Dieu est l'auteur d'une loi morale éternelle, universelle, absolue, comment souffre-t-il qu'un Kôpo Guihei puisse l'ignorer ou s'y soustraire ?

Nul ne peut échapper à la loi de la pesanteur

Pourquoi pouvons-nous échapper à la loi morale ?

Qu'est-ce qu'une loi que chacun façonne ou viole à son gré ?

DOCTRINE DE L'IRRESPONSABILITÉ

Répondra-t-on que la liberté est laissée à chacun pour établir sa responsabilité!

Flagrante inconséquence.

Comment pouvons-nous être responsables de nos actes vis-à-vis de la source même des causes ?

Nous sommes des résultantes, des effets.

Notre être physique, intellectuel, volontaire et moral, est le produit des êtres physiques, intellectuels, volontaires et moraux, de nos ascendants, de l'éducation, de l'instruction, du milieu où nous avons vécu.

Nos parents et ce milieu sont le produit de l'espèce humaine.

L'espèce humaine est fille de la terre.

La terre est fille du soleil.

Le soleil, fils d'une nébuleuse, a ses aïeux dans l'infini des causes.

Donc, l'infini des causes est en nous : des milliards de milliards de mouvements atomiques nous ont fait ce que nous sommes; notre être chétif a son origine dans l'atome, père de toutes choses, et Dieu, s'il existe, est le père de l'atome.

Dieu est la source des causes; nous sommes des effets, les pots de ce potier universel.

Comment peut-il nous demander des comptes ?

Comment peut-il faire peser sur nous une responsabilité qui remonterait à lui ?

On prétend établir notre responsabilité par un sophisme. Dieu nous a laissé la liberté.

Vaine apparence.

Quand des instincts différents nous sollicitent en sens contraire, nous prenons l'une ou l'autre voie, et nous paraissons libres de choisir.

Mais avec quoi choisissons-nous ?

Qu'on appelle conscience ou volonté l'organe psychologique qui préside à cette détermination, cet organe psychologique nous a été donné par la naissance ; il a été façonné par l'éducation et par la vie ; il est, comme tout le reste, un effet rattaché à l'infini des causes. La puissance relative de nos passions et de notre volonté ne dépend pas de nous ; nous sommes le champ clos de ce combat, nous en sommes aussi les spectateurs, et nous ne pouvons pas être responsables de son issue envers l'infini des causes.

La conscience, comme l'arbre ébranlé par le bûcheron, tombe du côté où elle penche.

Ainsi la loi morale prétendue absolue manque de moyens de coercition, puisque les hommes s'y sont soustraits pendant des siècles, puisqu'ils la violent ou l'éludent encore tous les jours. Elle manque aussi de sanction, du droit de punir ou de récompenser dans un autre monde, puisque l'infini des causes, seul auteur des actes des hommes, ne peut les charger d'aucune responsabilité ; la loi morale absolue n'existe pas.

Avant de passer outre, je tiens à déclarer qu'en déclarant l'homme affranchi de toute responsabilité philosophique vis-à-vis de l'infini, c'est-à-dire affranchi de l'Enfer et du Paradis, je considère comme éminemment nécessaire et respectable la responsabilité sociale

Sans se préoccuper de problèmes métaphysiques, la société, dans l'intérêt général, a établi pour chacun la responsabilité de ses actes : elle fortifie, dans chaque conscience, la

résistance aux passions brutales ou déréglées par la crainte salutaire de l'amende ou de la prison.

Elle fait bien. Elle retient dans des chambres closes ceux qui se sont une fois montrés dangereux pour autrui ; elle a profondément raison. Mais si elle veut rester dans les principes d'une sage philosophie, elle doit écarter de sa législation pénale toute pensée de vengeance ou de châtiment, et rester uniquement sur le terrain solide de la défense sociale.

(A suivre.)

Théodule BRANCHE.

Le Gérant : ALEXIS NOEL

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 6181-12-07